

# YONNE mémoire

/ Bulletin de l'Association pour la Recherche sur l'Occupation et la Résistance dans l'Yonne /

numéro

41

/ mai 2019 / 4€ / ISSN 1620-1299 /

## Sommaire

### ÉDITORIAL

Résistance dans le Morvan  
par CLAUDE DELASSELLE • 2

### PORTRAIT

Des médecins au service de  
la Résistance, le docteur Alec Prochiantz,  
chirurgien des maquis du Morvan  
par JÖEL DROGLAND • 3

### ENTRETIEN

avec Joël Drogland à l'occasion de  
la sortie de son livre :  
*Des maquis du Morvan au piège de la  
Gestapo. André Rondey, agent de la  
France libre*  
par CLAUDE DELASSELLE • 8

### MÉMOIRE

La mémoire des maquis du Morvan  
par JÖEL DROGLAND • 14

## LE DOSSIER

DUN-les-PLACES - Château de Vermot

TRES SECRET

Deutsche Wehrmacht  
Legitimationskarte  
Nr: 40 625

Name: Leuchprohl  
Vorname: René August Kurt

Wohnort: ...

Fingerabdruck

1943

Personenbeschreibung

Größe: 1, 90 cm

Mund: ...

Kinn: ...

Besondere Kennzeichen: ...

# RÉSISTANCE DANS LE MORVAN

ARORY

• Association pour la Recherche sur  
l'Occupation et la Résistance dans l'Yonne •

Yonne mémoire 40/44 / Bulletin de l'Association pour la Recherche sur l'Occupation et la Résistance dans l'Yonne /  
Directeur de publication : T. Roblin / Rédacteur en chef : C. Delasselle / Iconographie : Arory / Coordination : T. Roblin / Graphisme et  
réalisation : F. Joffre / Arory, 2019 / Photos : Arory /

Site internet : [www.arory.com](http://www.arory.com) / e-mail : [arory.doc@wanadoo.fr](mailto:arory.doc@wanadoo.fr) /

Centre de documentation : 15 bis, rue de la Tour d'Auvergne - 89000 Auxerre / Couverture : documents Arory /  
Chevillon Imprimeur, Sens / Dépôt légal à parution.

# Résistance dans le Morvan

- CLAUDE DELASSELLE -

**P**lusieurs considérations nous ont conduits à consacrer ce bulletin n° 41 à la Résistance dans le Morvan. La première d'entre elles réside dans le fait que, depuis toujours, l'ARORY a entretenu des liens étroits et amicaux avec l'ARORM (Association de recherche sur l'Occupation et la Résistance en Morvan), dont Joël Drogland retrace, dans l'article intitulé « La mémoire des maquis du Morvan », les étapes de sa création. En effet, c'est Jacques Direz, le fondateur et premier président de l'ARORY qui, membre de l'ARORM, avait eu l'idée de créer une association identique dans l'Yonne et, soutenu par d'autres résistants icaunais, avait fondé l'ARORY en 1988. Rappelons aussi que Aurore Callewaert, la responsable du Musée de la Résistance en Morvan de Saint-Brisson, est une amie personnelle des membres de l'équipe de recherche de l'ARORY (ancienne élève du lycée de Sens, elle a fait son Mémoire d'études supérieures sur l'histoire d'un maquis de l'Yonne, le Maquis 3 du Service national maquis, avant de consacrer ses recherches aux femmes dans la Résistance) et enfin que l'ARORY est membre du CA de l'ARORM. Par ailleurs, l'histoire de la Résistance icaunaise comprend bien évidemment un fort volet morvandiau, dans la mesure où le sud du département (région de Vézelay, Avallon et Quarré-les-Tombes) fait partie du nord du massif du Morvan et que des liens précoces et très étroits ont existé entre des maquis icaunais (le maquis Vauban et surtout le maquis des Îles Ménéfrier) et des maquis de la Nièvre morvandelle.

**En effet, c'est Jacques Direz, le fondateur et premier président de l'ARORY qui, membre de l'ARORM, avait eu l'idée de créer une association identique dans l'Yonne et, soutenu par d'autres résistants icaunais, avait fondé l'ARORY en 1988.**

Ces liens ont été analysés dans nos diverses publications. Le présent bulletin traite de deux aspects originaux de l'histoire de la Résistance en Morvan. L'article intitulé « Des médecins au service de la Résistance » expose l'histoire, sans doute unique en France, des hôpitaux créés dans le Morvan en 1944 et de l'action de médecins comme le docteur Alec Prochiantz pour soigner les blessés et les malades des maquis morvandiaux. Nous restons dans le Morvan avec une interview menée par l'équipe de Yonne Mémoire auprès de Joël Drogland, à l'occasion de la parution récente de son livre intitulé « Des maquis du Morvan au piège de la Gestapo. André Rondenay, agent de la France libre ». Dans cet ouvrage, paru aux Editions Vendémiaire en mars 2019

(et disponible dans toutes les bonnes librairies !), Joël Drogland retrace le parcours de ce haut responsable de la Résistance, resté néanmoins injustement méconnu jusqu'à ce jour. Après une intense activité de renseignement et surtout de sabotages effectués dans la région parisienne, Rondenay s'est installé dans le Morvan au sein du maquis Camille, en juin et juillet 1944. Disposant d'une liaison radio avec Londres qui lui permet d'obtenir argent et parachutages, il est, pendant environ six à sept semaines, un des responsables les plus importants de la Résistance dans le Morvan, avant d'être arrêté le 27 juillet 1944 à Paris et exécuté par les Allemands.

Enfin l'article « La mémoire des maquis du Morvan » montre comment la mémoire de la Résistance morvandelle, déjà très active dans les années d'après-guerre, a été revivifiée depuis une quarantaine d'années de façon remarquable, par la création du Musée de la Résistance en Morvan de Saint-Brisson d'abord, puis plus récemment par la création des « Chemins de mémoire », puis enfin, en 2016, par l'ouverture au public du Mémorial de Dun-les-Places. •



# DES MÉDECINS AU SERVICE DE LA RÉSISTANCE

## Le docteur Alec Prochiantz, chirurgien des maquis du Morvan

- JOËL DROGLAND -

Sous la conduite éclairée d'Aurore Callewaert<sup>1</sup>, le groupe des historiens de l'ARORY a parcouru, en juin 2017, quelques petites routes morvandelles, à la découverte des lieux de mémoire des maquis du Morvan. 21 lieux de mémoire de la Seconde Guerre mondiale bénéficient en effet d'un aménagement paysagé et scénographique qui permet de découvrir les lieux emblématiques de l'histoire de l'Occupation et de la Résistance dans le Morvan. À Vermot, près de Dun-les-Places, nous avons découvert une installation évoquant l'hôpital du maquis Camille. Il fut question du docteur Prochiantz, le chirurgien du maquis, et l'envie nous vint d'en savoir plus.



Le château de Vermot où était installé l'hôpital du maquis Camille en 1944.

Il fallut alors se reporter à l'ouvrage essentiel de Jacques Canaud sur les maquis du Morvan. On y apprend qu'avec l'appui de Jean Longhi (l'un des chefs du maquis Camille) et d'André Rondenay (le délégué militaire pour la zone Nord), le docteur Prochiantz avait constitué une équipe chirurgicale à la disposition des maquis, dont Jacques Canaud estime que « *par son organisation, son efficacité et sa mobilité, (elle) a sans doute constitué un cas unique en France* »<sup>2</sup>.

### Les maquis du Morvan à la veille du Débarquement

Les conditions physiques, humaines et administratives font du Morvan une région propice à la création de maquis et favorable à l'intensification de la guérilla contre les Allemands. Les premiers petits groupes de maquisards furent créés en 1943, mais le printemps, et davantage encore l'été 1944, virent les maquis se multiplier et leurs effectifs exploser véritablement. Avec l'arrivée du DMZ (Délégué militaire de la zone Nord) André Rondenay et de son équipe, puis le parachutage de missions militaires interalliées, plusieurs maquis devinrent de solides maquis de combat et

le Morvan, un puissant bastion qui devait prendre place dans la stratégie militaire alliée. La carte proposée par Jean Vigreux et Stéphane Gacon dans le cédérom *Résistance et Libération du Morvan* identifie et localise 27 maquis dans le Morvan et sa périphérie immédiate durant l'été 1944<sup>3</sup>. Tous n'apparurent pas en même temps, tous ne survécurent pas. Si l'on tient compte de ceux qui disparurent ou s'intégrèrent à d'autres maquis après des attaques, ce sont une vingtaine de camps de maquisards qui étaient implantés dans le Morvan en août 1944.

Dans le Morvan, ainsi que dans d'autres régions de France, comme de nombreuses études l'ont montré, le maquis c'était d'abord un chef<sup>4</sup>. La personnalité et l'autorité du chef étaient essentielles à la solidité et à l'efficacité du maquis. Quelques personnalités émergent, celles d'hommes que les maquisards ont respectés et auxquels ils ont obéi, qu'ils ont suivis jusque dans la campagne militaire de l'hiver 1944-1945 au sein de la 1<sup>re</sup> Armée, dont ils ont souvent ignoré l'identité réelle et qui sont encore aujourd'hui profondément respectés et souvent admirés : Jean Chapelle (« Verneuil »), Paul Sarette (« Louis »), Georges Moreau (« Le Loup »), Paul Bernard (« Camille »), Georges Leyton

## PORTRAIT

(« Socrate »), Henri Dennes (« Sanglier »).

Néanmoins les maquis n'auraient pas pu se créer, se maintenir et agir sans un tissu de solidarités actives qui étaient le fait d'un nombre de plus en plus grand d'habitants qui, sans être des résistants, en étaient les solides et nécessaires appuis.

Chaque maquis était attaché à sa singularité et à son indépendance. Mais avec la multiplication des maquis et la croissance de leurs effectifs, les contacts entre eux se renforcèrent. Le maquis Bernard et l'état-major FFI étaient installés à proximité du village d'Ouroux. Le colonel Hutchison, puis le colonel Viat, chefs successifs d'une mission alliée, vinrent s'y installer aussi. Quand il arriva dans la Nièvre, le préfet Jacquin, nommé dans la clandestinité pour prendre ses fonctions dès le jour de la libération de la préfecture nivernaise, installa lui aussi ses services dans ce village. De juin à septembre 1944, Ouroux devint la capitale de la Résistance nivernaise et morvandelle.

Le Morvan prit place dans la stratégie alliée préparatoire à la Libération. Des plans furent conçus qui visaient à renforcer, coordonner puis unifier les maquis sous un commandement unique. Dans cet objectif, des missions alliées furent parachutées en juin et le délégué militaire pour la zone Nord, André Rondenay, vint s'installer avec son équipe et tous ses moyens près du maquis Camille qui était, en juin 1944, l'un des maquis les plus solides et les mieux organisés du Morvan.

### Une situation sanitaire préoccupante dans les maquis

La situation sanitaire n'était pas bonne au maquis, malgré la jeunesse et l'endurance physique des maquisards. Le climat humide était la cause de nombreuses bronchites. Se laver n'était pas commode. Nourriture, promiscuité et hygiène douteuse expliquaient la prolifération des parasites et la présence de maladies diverses, maladies de peau, abcès, furoncles. La mauvaise qualité de la plupart des chaussures et la nécessité de ne pas les quitter pour pouvoir s'échapper rapidement en cas d'attaque, et enfin les longues marches étaient les causes d'innombrables blessures aux pieds. Bien plus graves étaient les blessures diverses, et elles n'étaient pas rares, dues au manque de sommeil générateur d'accidents de voiture sur les petites routes dangereuses du Morvan, à la méconnaissance du fonctionnement des armes étrangères parachutées, aux imprudences, et bien sûr aux combats.

Les maquisards avaient donc besoin de pharmaciens, d'infirmiers, de médecins et de chirurgiens. Dans les premiers temps de son existence, le maquis fit appel au médecin ou au pharmacien d'un village voisin, connu pour ses sympathies résistantes. On conduisait discrètement le maquisard chez le médecin (comme le docteur Billaudet à Avallon, qui

fut docteur de l'hôpital du maquis des Iles Ménéfrier, ou le docteur Benoît à Luzy), ou celui-ci se déplaçait pour se rendre au maquis, ou chez un fermier qui abritait le blessé. Quand les maquis se sédentarisèrent et que leurs effectifs augmentèrent fortement, le médecin s'installa au maquis qui possédait alors son infirmerie et son équipe médicale<sup>5</sup>. Le docteur Léon Bondoux, militant socialiste, maire de Château-Chinon, député de la Nièvre, gagna le maquis Louis après le Débarquement. Il installa une infirmerie dans une petite ferme abandonnée et disposa d'un matériel médical de haut niveau grâce aux parachutages dont bénéficiait ce maquis dépendant directement du SOE. Le jeune docteur Marc Gudin s'installa au maquis Sanglier, et c'est un pharmacien de Lormes qui lui fournit les médicaments. Mais les maquis du Morvan bénéficièrent aussi de l'arrivée de médecins juifs ou résistants qui quittaient Paris pour des raisons de sécurité.

### L'arrivée du docteur parisien Alec Prochiantz et de son épouse (1<sup>er</sup> juin 1944)

C'est le cas du chirurgien Alec Prochiantz, qui se replie dans le Morvan après que le mouvement Vengeance, auquel il appartenait depuis janvier 1943, ait été décimé. Il a 29 ans, il a effectué trois années d'internat dans les Hôpitaux de Paris et a donc encore peu d'expérience chirurgicale. Il quitte Paris, seul, le 30 mai 1944. Il emporte avec lui une valise de matériel, pour premiers secours : pansements, ampoules de sérum antitétanique et anti-gangreneux, poudre de sulfamides, compresses, alcool à 90°, novocaïne, garrots, quelques seringues. Il arrive à Nevers le 31 mai 1944 et se rend chez un pharmacien qui l'attend et complète son matériel. Il prend le car pour Ouroux, frémit durant l'inspection des passagers par la Feldgendarmarie, est accueilli à Ouroux par un maquisard venu le chercher et procède dans l'heure qui suit à sa première opération.

Il s'installe comme « touriste » dans une maison abandonnée du hameau des Roches, près du lac des Settons, à égale distance des maquis Camille et Bernard. Il devient, dans la clandestinité des maquis, le docteur « Martel ». C'est alors, dans les premiers jours de juin, que celle qui va devenir son épouse quelques mois plus tard, Edmée, arrive avec une valise de matériel. Elle est anesthésiste et devient « madame le docteur Martel ». Elle est accompagnée d'un

de leurs amis, externe des Hôpitaux de Paris, le docteur Halmagrand, qui devient le docteur « Nicolas ». La première équipe se constitue, avec Fervel, infirmier et désormais aussi chauffeur, qui vient de l'hôpital de Nevers, et Christiane, élève infirmière de l'Assistance publique. Une salle d'opération improvisée est installée avec les moyens du bord.

Très vite, Alec Prochiantz constate les inconvénients logistiques de son installation : l'état des routes

**(...) Le docteur Prochiantz quitte Paris, seul, le 30 mai 1944. Il emporte avec lui une valise de matériel, pour premiers secours : pansements, ampoules de sérum antitétanique et anti-gangreneux, poudre de sulfamides, compresses, alcool à 90°, novocaïne, garrots, quelques seringues...**

---

et des chemins complique l'acheminement des blessés et leur évacuation quand elle est rendue nécessaire par la menace ennemie (ainsi faut-il très vite évacuer le hameau des Roches pour Coezon, à 10 km) ; l'installation ne permet de faire que deux opérations par jour ; les allers-et-venues attirent l'attention. L'attaque du village de Montsauche impose un nouveau départ.

### **L'aménagement d'un hôpital clandestin au château de Vermot (juin 1944)**

André Rondenay, qui était alors installé avec son équipe à proximité du maquis Camille, accordait une grande importance à l'état sanitaire des maquis et avait pour projet la création d'une unité de soins. Avec « Camille », il procède à l'installation d'un hôpital clandestin dans le château de Vermot, situé en plein bois et protégé par le maquis. Rondenay s'y installe avec son état-major, des techniciens de l'Institut Géographique National qui ont gagné le maquis, et les saboteurs venus de Londres avec lesquels il a « travaillé » dans la région parisienne avant son arrivée dans le Morvan.

Une salle d'opération et une chambre pour stérilisation sont aménagées. Avec des moyens financiers qui lui viennent de Londres, Rondenay fait acheter du matériel médical à Paris et à Dijon, dont un stérilisateur Poupinel et un autoclave. Il obtient également des parachutages de médicaments et de matériel médical. Il nomme le docteur Evrard, qui vient de l'hôpital du Val-de-Grâce, responsable départemental des services de santé des maquis. Le « docteur Martel » peut alors opérer « dans des conditions plus que favorables », comme il le raconte dans son livre de souvenirs. Dans cet hôpital sont soignés aussi des SAS anglais, qui se montreront étonnés, émerveillés et reconnaissants. Mais le 26 juin 1944, le château est attaqué et totalement détruit par des grenades incendiaires. « *Nous avions tout perdu : le château, son équipement technique et les instruments de chirurgie. Tout était à refaire !* »

Alec Prochiantz ne souhaite pas refaire à l'identique en trouvant un nouveau lieu pour réinstaller un hôpital central. Il ne se satisfait pas de ce type d'organisation ; il faut en effet trop de temps aux blessés pour y arriver, et pour évacuer les blessés en cas de menace ennemie. Le maintien d'un hôpital central exigerait la maîtrise des voies de communication que les maquisards n'ont pas. « *Ainsi s'achevait cette expérience d'un hôpital central équipé et militairement défendu. Il permettait la pratique d'une chirurgie multidisciplinaire de qualité et disposait d'un personnel dévoué et contrôlable. Acheminés sous escorte, les blessés devaient bénéficier d'un sentiment de sécurité « anxiolytique ».* Mais l'incendie de Vermot marquait la fin de l'utopie. »

### **Création d'une équipe médicale et chirurgicale mobile (juillet 1944)**

« *Il fallait, cela devenait évident, mettre sur pied un système décentralisé : des postes chirurgicaux moins étoffés, mais disséminés, et prévoir des points de repli pour les blessés. Ils*

*seront opérés sur place, ce qui diminue le risque de perdre un matériel de moins en moins remplaçable. Mieux adaptée et plus souple, cette conception convenait mieux, a priori, aux conditions spéciales de la guérilla ».* Alec Prochiantz est conscient des inconvénients de cette solution : c'est le chirurgien qui va au-devant du blessé et non le contraire, il doit donc accepter les risques d'un déplacement sur des routes peu sûres. Il sait aussi que les soins se ressentiront d'un équipement plus léger des postes et « *d'un personnel insuffisant, trop souvent inexpert et difficilement contrôlable* ». Il doit accepter de ne plus pouvoir suivre au jour le jour ses opérés, disséminés dans un rayon de cent kilomètres.

L'équipe du docteur Prochiantz s'organise alors en équipe mobile qui se déplace entre les maquis. Elle se compose d'un chirurgien, d'une anesthésiste, d'un aide et d'une infirmière-panseuse. Un infirmier, bon à tout faire, est à la fois chauffeur, mécanicien, bricoleur, « *chargé du branchement des phares sur des batteries pour l'éclairage du champ opératoire et de la stérilisation des instruments à l'aide d'une marmite Auto-Thermos assurant une ébullition sous pression* ». L'équipe transporte, dans une voiture (une Viva-Sport Renault), des paniers contenant tout le matériel nécessaire aux anesthésies et aux opérations chirurgicales. La voiture et sa précieuse cargaison sont l'objet d'un entretien permanent ; elle est ornée d'un fanion tricolore, d'une croix rouge et d'un gigantesque V embrassant de ses branches une croix de Lorraine rouge et bleue. Toutes les précautions sont prises pour ne pas passer inaperçus, non pas des Allemands qui ne l'auraient nullement respectée, mais des tirs éventuels de sentinelles des maquis ! « *Pour plus de prudence, le pare-brise rabattu laissait pointer le canon d'une arme automatique* » ajoute le docteur Prochiantz !

Les blessés sont opérés, quand il le faut, sous anesthésie générale administrée par Edmée, « madame Martel ». Les parachutages apportent de la morphine et, déjà, du Penthotal. « *Edmée fut sans doute la première anesthésiste à utiliser cette drogue dans l'intimité des forêts* » précise Alec Prochiantz.

Sont alors installés de petits postes chirurgicaux ou d'infirmières clandestines, disséminés dans la zone d'opérations, protégés par les différents maquis. L'équipe dispose dans les villages d'un certain nombre de chambres, pour abriter provisoirement les blessés d'un maquis contraint au décrochage. La manœuvre terminée, ils peuvent être dirigés sur l'hôpital du maquis voisin. « *Les Anglais comme les Français étaient enchantés de l'accueil qui leur était réservé. Après chaque expérience malheureuse, les paysans cachèrent nos opérés pour nous permettre de mettre sur pied une nouvelle disposition sanitaire. Que d'interventions pratiquées dans une cuisine ou dans une chambre unique occupée par toute une famille ! Que de lits abandonnés au profit d'un blessé !* » Ainsi « Camille », grièvement blessé, est-il soigné dans une maison particulière du 27 juin au 28 juillet, le docteur Prochiantz passant le voir de temps à autre.



## PORTRAIT

L'équipe médicale parcourt plus de 5 000 km sur les mauvaises routes morvandelles, traversant plusieurs fois les lignes allemandes, rayonnant sur une distance de 60 à 80 km autour de la base installée au maquis Bernard.

Des blessés viennent même de plus loin, de Prémery et de Crux-la-Ville. Parfois le docteur utilise un véritable hôpital au personnel résistant, comme ce fut le cas à Saulieu.

### L'exceptionnelle infrastructure médicale et chirurgicale du Morvan en août 1944

Plus récemment arrivé dans le Morvan, le médecin commandant Évrard, du Val-de-Grâce, (docteur « Simone » dans le maquis) ne suit pas le même cheminement de pensée, de l'hôpital central vers l'équipe mobile. Avec Rondenay, qui lui aussi souhaite remplacer l'hôpital de Vermot, il sait convaincre « Camille » de la nécessité de transformer en hôpital la petite infirmerie de la ferme des Goths, nouveau lieu d'implantation du maquis Camille.

Alec Prochiantz refuse de coopérer avec son équipe, mais lui détache son ami le docteur Halmagrand (« Nicolas » au maquis). L'infirmerie des Goths dispose de la collaboration de trois médecins : « Nicolas », « Claude » (le docteur Choffel) et « Simone », que son grade de médecin-commandant désigne comme le chef de cette équipe. Deux infirmières, France et Hélène, vont les assister. Jusque-là, elles assuraient les soins médicaux de la ferme des Goths. Elles vont, avec le grade de sergent, travailler sous les ordres de leur nouveau médecin-chef.

Ainsi s'organise une séparation géographique et fonctionnelle de l'organisation sanitaire des maquis du Morvan. L'hôpital de la ferme des Goths dessert les maquis de la moitié nord du Morvan (maquis de Chalaux et de Lormes d'une part, d'autre part ceux de Clamecy, Dornecy et Quaré-les-Tombes). L'hôpital est équipé avec une partie du matériel que Prochiantz, par précaution, avait camouflé à Montsauche. Rondenay et « Simone » espèrent obtenir à

Paris une dotation supplémentaire. L'équipe chirurgicale mobile d'Alec Prochiantz prend en charge le service de santé du Sud-Morvan. « Nicolas » doit assurer les liaisons entre les responsables médicaux des deux zones.

C'est dans le sud du Morvan que se concentrent les autorités politiques et résistantes. Les autorités départementales s'installent dans le maquis Bernard, près de Cœuzon. Ce maquis accueille le colonel Roche, commandant départemental FFI, et la mission Verveine, parachutée de Londres avec son chef, le colonel Hastings. Le Morvan-Sud comprend le maquis de Montsauche-Ououx, le maquis Bernard, qui abrite l'état-major départemental, le maquis Socrate à Anost, le maquis de Planchez, commandé par « Serge », et une nouvelle formation campée dans les bois de Chaumard. Ils reçoivent, à l'exception du maquis Socrate, des médecins récemment arrivés, chargés de l'organisation d'une infirmerie dotée d'un local opératoire correctement équipé et d'une salle d'hospitalisation. Ils doivent maintenir leur infirmerie « en état de marche » et assumer le service médical des hommes de leur formation. Entre-temps, des parachutages étoffent ces infirmeries en matériel, pansements, sérothérapie, drogues pour anesthésie générale et locale, brancards et couvertures. Il ne manque rien, pas même un matériel perfectionné destiné aux soins otorhinolaryngologiques. Au maquis de Montsauche, aux effectifs plus importants, devait être installé un grand hôpital, qui ne vit que partiellement le jour. Il sert de centre de premiers secours pour la zone sud du Morvan et d'hôpital d'évacuation pour la zone nord. Sa protection était assurée par un maquis fort de deux mille hommes, auxquels s'était ajouté un camp de quarante parachutistes anglais, armés jusqu'aux dents.

Après l'attaque du château de Vermot, le 26 juin 1944, l'équipe du docteur Prochiantz s'organise alors en équipe mobile qui se déplace entre les maquis sur une distance de 60 à 80 km autour du maquis Bernard où est installée sa base et sa zone d'intervention couvre une dizaine de maquis, ainsi que les camps des SAS. Sont alors installés de petits postes chirurgicaux ou d'infirmeries clandestines, disséminés dans la zone d'opérations, protégés par les différents maquis.

### Les conditions nouvelles des jours de la Libération (septembre 1944)

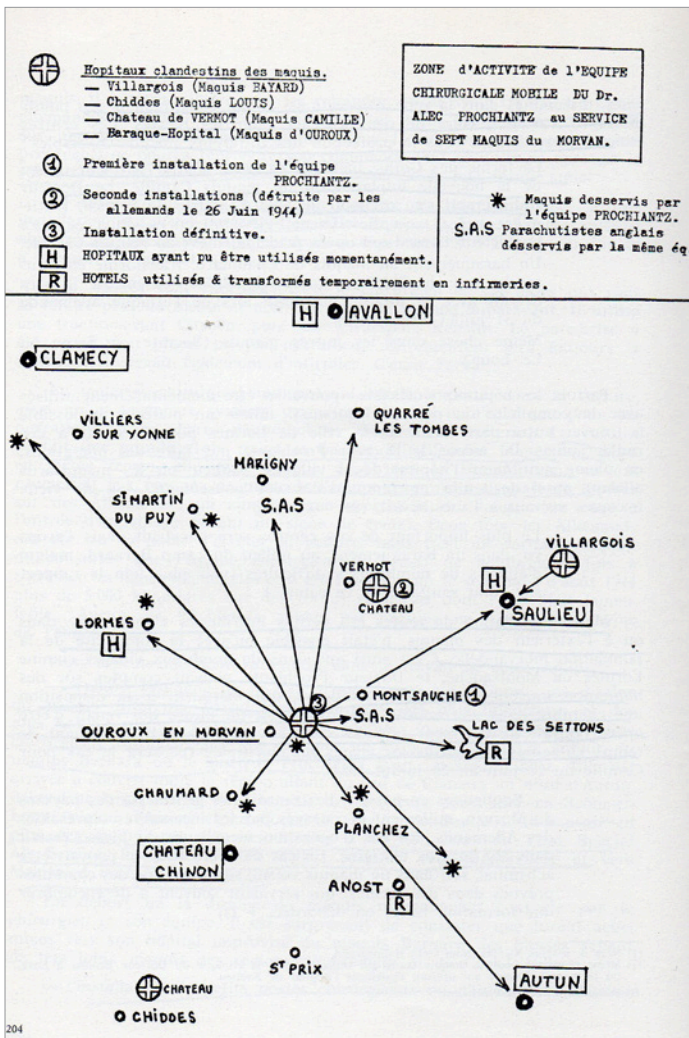
Les maquis sortent alors de la clandestinité et une nouvelle période s'ouvre pour l'équipe chirurgicale. Elle peut désormais disposer d'une quantité considérable de médicaments parachutés et de matériel médical : ainsi le maquis Camille reçoit-il un container d'instruments de chirurgie. Elle peut fonctionner au grand jour, soit dans les hôpitaux (à Lormes par exemple), soit dans des hôtels, comme l'hôtel Guyard à Anost, ou La Morvandelle près du lac des Settons. Enfin l'équipe se déplace vers la Saône-et-Loire, où d'importants combats ont lieu. Au moment de la bataille d'Autun (8-10 septembre), le docteur Prochiantz s'installe à Anost, plus proche de la zone des combats.

Quelques jours avant la Libération, un maquisard amène



L'arrivée des blessés au camp des Goths.

Le sergent-chef Blémus, adjoint technique principal de l'Institut géographique national, arrivé au maquis Camille avec Yves Tual en juin 1944, a réalisé 30 feuilles de dessins d'une qualité remarquable qui constituent un véritable reportage de la vie au maquis Camille et de ses combats. Document aimablement communiqué par Claude Rondenay. DR.



« Zone d'activité de l'équipe chirurgicale mobile du dr. Alec Prochiantz au service de sept maquis du Morvan » [Canaud Jacques, Les maquis du Morvan, Autun, Académie du Morvan, 1981, réédition 1995, p. 204.]

au « docteur Martel » un très jeune homme (il a 18 ans) du 2<sup>e</sup> régiment de Dragons, assez sérieusement blessé au pied. Caché dans la forêt, il avait découvert un refuge occupé par des soldats allemands, des déserteurs sans doute, il s'était enfui et perdu. « Nous l'avons opéré et hospitalisé. Ce jeune homme, tendrement nursé par notre ravissante Christiane, s'appelait Bernard de Lattre de Tassigny ».

Jacques Canaud estime que, dans les derniers jours de l'Occupation, une trentaine de médecins, dont trois chirurgiens, se trouvaient dans les maquis du Morvan et que fonctionnaient alors trois hôpitaux<sup>7</sup>. 300 opérations chirurgicales ont été faites en trois mois, dont 98 par le docteur Prochiantz, qui n'eut à déplorer que 14 décès, malgré l'état souvent extrêmement grave des hommes qu'il devait soigner. Et pourtant les opérations se sont faites dans des conditions parfois invraisemblables : « Il fallait souvent improviser rapidement. Un parachutiste SAS anglais s'étant blessé en tombant sur un toit, le chirurgien lui installa un drain dans la vessie avec un morceau de chambre à air de bicyclette. Les opérations s'effectuaient parfois sur la grande table commune de la ferme la plus proche, voire en plein bois et en pleine nuit, avec des papillons, attirés par les phares de la voiture, qui éclairaient le travail du praticien ».

### Le docteur Prochiantz après les maquis du Morvan

« Finie la promenade dans les bois, puisque le loup en avait été chassé. C'est vers Dijon que nous dirigeâmes nos pas, à

l'hôtel de la Cloche, invités par le général de Lattre. Le déjeuner fut excellent. Malheureusement, le général n'y assista pas ; il avait oublié ce rendez-vous. ». L'équipe mobile des maquis du Morvan devint l'équipe chirurgicale mobile F de la 1<sup>ère</sup> Armée française. Le docteur Prochiantz continua la guerre. Par faveur spéciale, son épouse, Edmée, l'accompagna jusqu'à la fin de la guerre. Ils bénéficièrent de la bienveillante et amicale protection du chef de la 1<sup>ère</sup> Armée, dont ils avaient soigné le fils. Ils participèrent à la campagne des Vosges, d'Alsace et d'Allemagne, en opérant parfois jusqu'à 16 heures par jour<sup>8</sup>.

En 1946, le docteur Prochiantz soutint une thèse consacrée à la chirurgie dans la guérilla<sup>9</sup>, dans laquelle il analysait, en les distinguant, les deux modalités d'intervention dans une situation de guérilla, pratiquées au cours de ses quatre mois dans les maquis du Morvan : « la chirurgie sous bois de la clandestinité, et la chirurgie « dans le dur » de la Libération ». Analysant son expérience, il constate que, malgré des « chirurgiens inexpérimentés, (des) hôpitaux improvisés, (un) personnel incompetent... les résultats sont là : 98 opérations, 14 décès, et un nombre considérable de guérisons miraculeuses (...) Les résultats obtenus ne sont ni désastreux, ni extraordinaires. »

Le docteur Prochiantz devint un chirurgien réputé, spécialisé en pédiatrie et en chirurgie néonatale. Il fut l'un des fondateurs de la Société française de chirurgie pédiatrique et de la Société française d'orthopédie pédiatrique et en devint le président élu. Chirurgien, il était aussi un chercheur. Des opérations alors innovantes, et encore pratiquées, portent son nom.

Il était aussi fier de ses nombreuses distinctions : officier de la Légion d'honneur et Croix de guerre avec palmes pour ses services chirurgicaux rendus dans les maquis du Morvan et sur le front. Il était aussi un peintre renommé et un humaniste. Il est mort à Paris le 9 avril 2013, dans sa 99<sup>e</sup> année. Un hommage officiel lui fut rendu à Paris le 18 mai 2013. •

### Notes :

1. Aurore Callewaert est la responsable de Morvan Terre de Résistances-ARORM, ensemble qui regroupe le Musée de la Résistance en Morvan (Saint-Brisson), le Mémorial de Dun-les-Places et Résistances en Morvan-Chemins de mémoire.
2. Deux sources majeures ont permis la rédaction de cet article : la thèse de Jacques Canaud, *Les maquis du Morvan*, Autun, Académie du Morvan, 1981, réédition 1995, et les mémoires du docteur Alec Prochiantz, *Promenons-nous dans les bois*, Société des écrivains associés, 2011.
3. Stéphane Gacon et Jean Vigreux, *Résistance et Libération du Morvan*, cédérom, Musée de la Résistance de Saint-Brisson, Institut d'Histoire contemporaine, Editions Universitaires de Dijon, Centre Audiovisuel de l'Université de Bourgogne, 1999.
4. Stéphane Simonnet, *Maquis et maquisards. La Résistance en armes 1942-1944*, Belin, 2015. Voir aussi le cas de Georges Guingouin, chef charismatique, in Fabrice Grenard, *Georges Guingouin. Une légende du maquis*, Vendémiaire, 2014.
5. Jacques Canaud, *Les maquis du Morvan*, op. cit.
6. Toutes les citations sont extraites de l'ouvrage d'Alec Prochiantz, *Promenons-nous dans les bois*, op. cit.
7. Jacques Canaud, *Les maquis du Morvan*, op. cit.
8. En 2008, le docteur Prochiantz a publié un petit livre de souvenirs sur cette campagne militaire, *Nous n'irons plus aux bois*. Chroniques d'un spectateur sans complaisance, récits courts, spontanés et pleins d'humour.
9. Alec Prochiantz, *La Chirurgie dans la guérilla. Quatre mois de chirurgie dans les maquis du Morvan*, thèse, Paris, 1946.



# Entretien avec Joël Droglan à l'occasion de la sortie de son livre : Des maquis du Morvan au piège de la Gestapo. André Rondenay, agent de la France libre

- CLAUDE DELASSELE -

Le 21 mars 2019, les Editions Vendémiaire ont publié un livre que Joël Droglan a consacré à un haut responsable de la Résistance, André Rondenay, dont la biographie est présente dans le cédérom *La Résistance dans l'Yonne* paru en 2004. Nous savions à l'époque qu'un guet-apens avait été monté contre lui par un agent double, à Auxerre, le 17 juillet 1944, mais les dessous de cette affaire nous restaient inconnus. Est-ce l'origine de cette longue recherche et de ce livre ? En quoi apporte-t-il du nouveau à l'histoire de la Résistance ? Yonne Mémoire a souhaité poser quelques questions à Joël Droglan.

**Y**onne Mémoire : *Pourquoi cet intérêt pour André Rondenay ?*

Lors de mes recherches dans le cadre de notre projet de cédérom, au début des années 2000, j'avais rencontré le nom d'André Rondenay à trois occasions. C'est à lui que s'adresse « Verneuil » (Jean Chapelle, le chef du puissant maquis des Îles Ménéfrier) pour faire accepter sa stratégie de création d'un gros maquis, en forêt d'Othe d'abord, puis dans le Morvan. C'est lui que l'agent double Henri Dupré voulait capturer pour le livrer aux Allemands dans le guet-apens qu'il monta le 17 juillet 1944 à Auxerre. Rondenay y échappa, mais deux responsables importants de la Résistance de l'Yonne, Choupot et Jacquelin, furent arrêtés et fusillés peu après. Enfin, dans un entretien avec Jean Longhi (le chef « départemental maquis » de la Nièvre), que j'avais rencontré en compagnie de Jacques Direz (le premier président de l'ARORY), Rondenay avait été évoqué, avec beaucoup de respect, par celui qui avait eu dans l'été 1944 la responsabilité de tous les maquis de la Nièvre. Je ne savais pas quelles étaient exactement les fonctions de celui qui était qualifié de « colonel Rondenay », ni pourquoi il était installé

au maquis Camille dans le Morvan. Je m'étais donc promis d'entreprendre une recherche approfondie sur cet homme. En 2013, je fus conforté dans ce projet en lisant le livre de Philippe André, *La Résistance confisquée ? Les Délégués militaires du général de Gaulle*. C'est la première étude qui ait été consacrée aux délégués militaires, dont je découvris l'importance et les fonctions, et il y est beaucoup question de Rondenay. J'appris qu'il avait eu d'autres missions et je fus dès lors convaincu qu'il devait être l'objet d'une étude qui le sorte de l'oubli.

**Yonne Mémoire : Mais Henri Dupré est aussi un personnage fort présent dans ce livre.**

Pour le cédérom encore, je m'étais intéressé à cet agent double, stupéfait de constater que, lorsque les Services spéciaux français étaient venus l'arrêter à Véron en 1946, il était alors considéré comme un des héros de la Résistance de l'Yonne, remettant attestations et médailles. J'avais consulté son dossier judiciaire et découvert qu'il y était beaucoup question de Rondenay. Je n'avais pas eu le temps d'une étude approfondie car le dossier est énorme. Mais j'avais constaté que Dupré était un agent double de haute volée, responsable de dizaines d'arrestations dans diverses régions de France, et qu'il s'était particulièrement consacré à la traque d'André Rondenay. Mon projet était donc d'étudier les missions d'André Rondenay et aussi les méthodes et les moyens utilisés par Dupré, d'autant plus que l'infiltration est une des thématiques de la recherche récente. J'avais envisagé de prendre pour titre *Le Héros et le salaud*. Mais on aurait pu estimer qu'ils se retrouvaient alors mis sur le même plan.

**Yonne Mémoire : Tu avais donc une idée des sources disponibles. Se sont-elles avérées suffisantes ?**

L'excellente étude de Philippe André donne beaucoup de références qui, ajoutées à celles que j'avais relevées dans mes recherches précédentes, m'ont fourni une solide base





Faux Ausweis (laissez-passer et carte d'identité) utilisé par Rondenay.

## La mission de Rondenay débute le 13 septembre 1943 et se termine par son arrestation le 27 juillet 1944. Son action dure donc 10 mois et demi...

de départ. Du point de vue des sources, je n'ai eu que de bonnes surprises. Aux Archives nationales, outre les dossiers de la cour de Justice de Paris, j'ai trouvé dans les archives du BCRA (Bureau central de Renseignement et d'Action) tous les télégrammes échangés entre Rondenay et Londres, ainsi que les nombreuses directives concernant le plan Tortue<sup>1</sup> et les dossiers concernant les délégués militaires régionaux. Rondenay ayant beaucoup opéré dans la sous-région P3 (Aube, Yonne, Nièvre), j'ai pu compléter ce que j'avais découvert aux Archives départementales de l'Yonne, par les dossiers de la Nièvre et de l'Aube constitués au Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Au Service historique de la Défense à Vincennes, j'ai bien sûr consulté les dossiers personnels de tous les membres de l'équipe de Rondenay et de celle de son ami Alain Grout de Beaufort, en charge du Bureau des opérations aériennes (BOA), ainsi que les dossiers concernant les réseaux d'action du BCRA. Grâce à la bienveillance de Frédéric Quéguineur<sup>2</sup>, j'ai pu avoir accès aux archives du BCRA constituées à Londres et encore en cours de classement à l'époque de ma consultation, des documents essentiels. Conseillé par Serge Klarsfeld, j'ai découvert au Blanc (Indre), dans les archives du Tribunal militaire de Paris, le dossier d'instruction des tortionnaires et des assassins allemands de Rondenay et de ses compagnons.

Je dois dire aussi que j'ai bénéficié de l'aide, sous forme d'informations et de conseils, de plusieurs chercheurs qui font autorité dans leur domaine. Le premier est Fabrice Grenard

qui, après m'avoir relu, a soutenu mon manuscrit auprès de l'éditeur. Sébastien Albertelli (historien du BCRA et du sabotage) et Thomas Fontaine (historien de la déportation et de la répression) m'ont également conseillé. Les archivistes, au SHD de Vincennes et aux Archives Nationales, m'ont orienté vers les dossiers utiles. Sébastien Touffu, par ses connaissances sur la Résistance dans l'Aube et Jacqueline Baynac par ses connaissances sur la Résistance dans la Nièvre, ont été de fréquents interlocuteurs. Durant la rédaction de cet ouvrage, je n'ai plus fréquenté les Archives départementales de l'Yonne, utilisant les notes que j'avais prises dans les années 2000. Je n'évoque ici que les sources principales. L'inventaire complet figure en annexe de mon livre. Elles sont nombreuses, riches et accessibles. Il reste ensuite à les utiliser pour produire un récit intelligible des événements. C'est le travail de l'historien.

***Yonne Mémoire : La mission de Rondenay débute le 13 septembre 1943 et se termine par son arrestation le 27 juillet 1944. Son action dure donc 10 mois et demi. Tu écris d'ailleurs qu'il a « tenu » longtemps par rapport à la plupart des autres délégués militaires. Il séjourne dans le Morvan du 7 juin au 27 juillet 1944, un peu plus d'un mois et demi. Pourquoi avoir accordé tant d'importance à son séjour dans le Morvan ? Ce dernier n'est-il pas trop valorisé par rapport à l'action globale de Rondenay ?***

Ma première rédaction suivait un plan linéaire, chronologique. Le chapitre sur le séjour dans le Morvan arrivait après d'autres chapitres, sur le plan Tortue et les sabotages. Les maquis du Morvan n'apparaissaient ensuite qu'en toile de fond de son action. Mon éditeur m'a proposé de leur consacrer un chapitre qui les présente plus précisément, d'autant plus que cet intérêt correspond à une tendance de l'historiographie actuelle, et qui soit situé avant que Rondenay ne s'installe dans l'un d'entre eux. Je disposais pour cette

## ENTRETIEN

synthèse sur les maquis du Morvan de plusieurs sources, la thèse de Jacques Canaud en tout premier, une thèse pionnière, puis l'ouvrage dirigé par Marcel Vigreux rassemblant plusieurs articles, des monographies dont une très bonne étude sur le maquis Camille<sup>3</sup>, et enfin les dossiers conservés à Vincennes sur les projets des Alliés de constituer dans le Morvan un puissant bastion, le « hérisson du Morvan ».

Ici intervient la seconde raison d'insister sur les maquis du Morvan. En effet, ce projet d'unification des maquis multiples est à l'origine d'un désaccord stratégique et politique fondamental entre d'une part le COMAC (Comité d'action militaire) du CNR (Conseil national de la Résistance)<sup>4</sup>, donc la Résistance intérieure, et d'autre part les volontés de Londres puis d'Alger. Chacune de ces deux forces estimait être légitime pour contrôler les opérations de libération du territoire. Rondenay est celui qui doit faire appliquer les directives de Londres, auxquelles s'oppose le COMAC. Le désaccord se cristallise sur le choix de l'homme qui devra prendre le commandement de l'ensemble des maquis du Morvan. Il passe du domaine stratégique à celui des hommes et Rondenay est alors l'objet de critiques de plus en plus violentes. Ce sont ces divisions que Dupré va utiliser pour tenter de discréditer Rondenay et chercher à faire croire que l'ordre a été donné de l'éliminer. J'ai donc pris conscience du fait que le Morvan n'était pas seulement un cadre dans lequel Rondenay avait vécu et agi, mais aussi un objet essentiel à la compréhension des relations entre les hommes et les groupes.

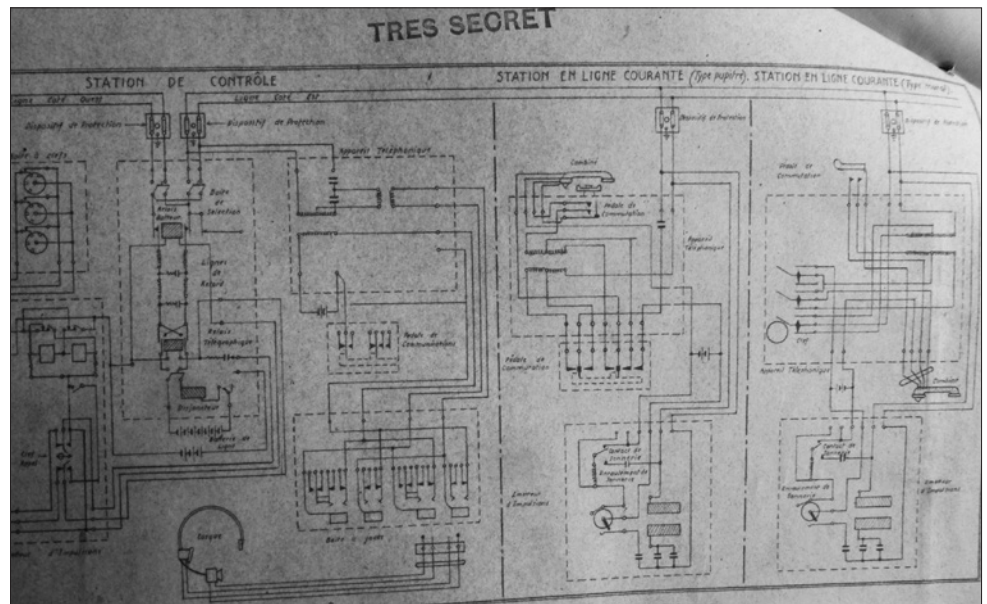
**Yonne Mémoire : Quelles sont donc les missions qui furent confiées à Rondenay et les fonctions qu'il a occupées ?**

Sa première mission, qui devait être la seule, était d'organiser le plan Tortue, conçu à Londres par le Bloc Planning<sup>5</sup>. Ce n'était pas une petite affaire. Il était seul avec son ami Noël Palaud, tout était à faire. Son champ d'action s'étendait du Pas-de-Calais à la Bretagne. Il devait prendre contact avec les organisations de résistance locales, négocier avec elles

l'appui de leurs hommes pour organiser des groupes de sabotage et des groupes de réception de parachutage, obtenir ces parachutages après avoir fait homologuer les terrains, constituer des stocks d'armes, prendre connaissance et répercuter les directives techniques nombreuses et détaillées que lui envoyait Londres. Je constate qu'il utilise les réseaux des anciens de l'École Polytechnique, qu'il ne fait pas d'exclusive au sein des organisations, s'appuyant sur celles qui lui apparaissent comme les plus efficaces, et que son problème permanent est celui des parachutages : il n'y en jamais assez, donc pas assez d'armes et de moyens de sabotage.

Londres le trouve compétent et lui confie, parce que les hommes manquent et que les Allemands en arrêtent beaucoup, une seconde mission : il devient délégué militaire pour la région P, une dizaine de départements autour de Paris (l'Aube, la Nièvre et l'Yonne constituaient la sous-région P3, dans cette vaste région P). Il remplace le précédent délégué militaire, Bouloche, qui était son ami et qui vient d'être arrêté. On lui promet un remplaçant pour le plan Tortue, mais de fait il va désormais cumuler les deux fonctions. Les délégués militaires régionaux (DMR) sont en charge d'une région au sein de laquelle ils doivent coordonner les organisations de résistance et les maquis, avec l'objectif de leur faire accepter et appliquer les directives de Londres dans le cadre des plans stratégiques alliés de la libération du territoire, et faire appliquer les plans de sabotage qui doivent accompagner ces opérations, en particulier les plans Vert (sabotage du réseau ferré) et Violet (sabotage du réseau électrique). Londres étant satisfait de son action (je m'appuie pour le dire sur le contenu des télégrammes qu'il reçoit), le nomme Délégué militaire pour toute la zone Nord, la zone occupée (DMZ). Il n'a au-dessus de lui que le délégué militaire national (DMN), Jacques Chaban-Delmas, puis le général Koenig, chef des FFI et associé à l'état-major allié. Il est donc en charge des directives de la France combattante envoyées de Londres, ou d'Alger quand de

Document « top secret » utilisé pour les opérations de sabotage.





---

Gaulle s'y installe début juin 1944. Il réside dans la région parisienne, mais se déplace beaucoup. Une troisième mission lui est alors confiée : organiser le sabotage de grosses usines de la région parisienne travaillant pour l'armée allemande, en particulier en lui fournissant des roulements à bille. Il n'est pas possible de bombarder ces usines car elles sont trop étroitement insérées dans le tissu urbain et résidentiel. On lui envoie une équipe de saboteurs spécialisés formés à Londres et il confie à Pierre Henneguiet la mission de constituer un groupe de sabotage. Les résultats sont exceptionnels, Londres est satisfait et le félicite à plusieurs reprises dans des télégrammes qui parfois ne manquent pas de chaleur.

### **Il part donc le 6 juin 1944 avec son ami Alain Grout de Beaufort, responsable des parachutages du BOA, Henneguiet et les saboteurs, des radios et des agents de liaison (dont son épouse Solange).**

La veille du Débarquement, il reçoit un long télégramme lui demandant de gagner « une région genre maquis » pas trop éloignée, en compagnie d'un officier d'opérations du BOA et d'une équipe radio. Il part donc le 6 juin 1944 avec son ami Alain Grout de Beaufort, responsable des parachutages du BOA, Henneguiet et les saboteurs, des radios et des agents de liaison (dont son épouse Solange). J'ai choisi d'ouvrir le livre sur ce convoi stupéfiant qui sort de Paris pour gagner le Morvan, en plein jour, sans aucun accrochage. Il a choisi le maquis Camille installé près de Lormes car il avait eu des contacts avec lui et constaté sa bonne organisation. Il savait sans doute que ses chefs, Paul Bernard et Jean Longhi, étaient communistes, mais ce n'était pas un maquis communiste.

#### ***Yonne Mémoire : Comment se passe la cohabitation avec les maquisards et leurs chefs, ainsi qu'avec les missions alliées qui arrivent dans le Morvan pour renforcer les maquis ?***

Entre maquisards, Alliés et l'équipe Rondenay-Grout de Beaufort, les choses se passent plutôt bien si l'on s'en tient à l'essentiel. Il faut dire que Rondenay détient un pouvoir fondamental : il contrôle les liaisons radio avec Londres, donc les parachutages, donc les armes et l'argent sans lesquels rien n'est possible. Rondenay et son équipe partagent la vie des maquisards et s'entendent bien avec « Camille » (Paul Bernard) et Longhi. Ils n'ont pas de contacts suivis avec tous les chefs de maquis de l'ensemble du Morvan, en particulier de la partie sud. Les troupes SAS sont installées à proximité ainsi que le colonel Hutchison, de la mission Jedburgh<sup>6</sup>. L'ensemble constitue une force réelle en hommes et en matériel.

Rondenay déploie une grande activité dans le Morvan en juin et juillet. Il organise et participe à l'instruction des maquisards, demande et réceptionne des parachutages, organise un service sanitaire avec hôpital qui fait l'admiration

des Alliés, poursuit les sabotages avec son équipe et participe aux combats à plusieurs reprises.

C'est avec le COMAC du CNR, à propos d'un commandement unifié du Morvan, que les relations se dégradent alors. Rondenay effectue plusieurs tournées dans les départements et fait sans doute à plusieurs reprises le voyage de Paris. Il est alors sur tous les fronts et les télégrammes avec Londres sont quotidiens.

#### ***Yonne Mémoire : C'est alors qu'entre en scène l'agent double Dupré ?***

Il est à la manœuvre depuis longtemps en tant que traître et qu'agent double, puisqu'il est immatriculé à l'Abwehr<sup>7</sup> dès 1940. Mais il ne s'est immiscé dans l'organigramme de la région P3 que depuis quelques mois, et il a dû identifier Rondenay depuis moins longtemps encore. Je n'ai pas la preuve absolue qu'il se soit rendu dans le Morvan. Mais dans la mesure où il s'est infiltré au sein des FFI de l'Yonne, il connaît l'existence de Rondenay et de Grout de Beaufort, il connaît l'emplacement de beaucoup de maquis et il sait que la tête de Rondenay est mise à prix pour une forte somme (même si l'argent n'est sans doute pas sa seule motivation). J'ai pu reconstituer son ascension dans les organisations de résistance, grâce en particulier à la confiance dont il jouit de la part d'André Mutter, responsable du mouvement Libération-Vengeance, membre du CNR.

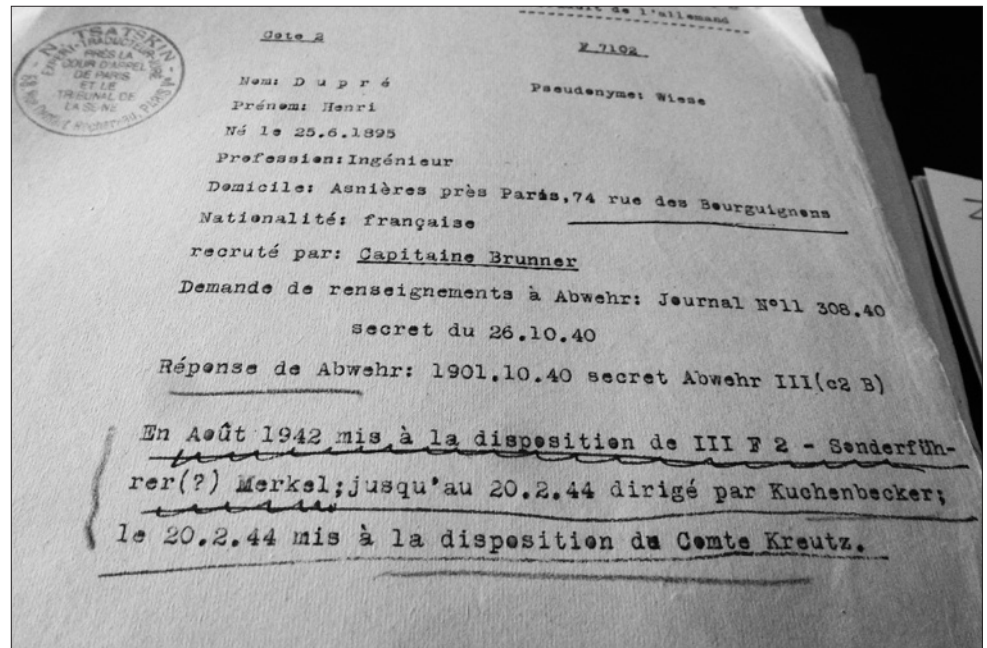
Dupré a compris tout le parti qu'il pouvait tirer des divisions internes de la Résistance et de l'hostilité qu'éprouvent pour Rondenay les membres du COMAC. Il a promis à son officier traitant de l'Abwehr, qui ne le lui demandait pas, de lui livrer Rondenay. Sa tactique consiste à faire croire aux résistants qui voudraient bien se laisser convaincre que Rondenay est un traître et qu'il a reçu l'ordre de l'éliminer. C'est un peu gros et il a beaucoup de mal à y arriver, mais il trouve quand même des oreilles complaisantes. Mutter a de très mauvaises relations avec Rondenay, mais il a toujours affirmé qu'il ignorait tout des manœuvres de Dupré. Dupré monte un guet-apens à Auxerre le 17 juillet 1944. Rondenay et Grout de Beaufort doivent participer à une réunion le matin. Dupré travaille pour l'Abwehr, mais c'est la Gestapo qui doit capturer les résistants. Un bombardement allié sur Auxerre fait annuler la réunion. Dupré en improvise une autre dans la soirée à l'hôtel de la Fontaine mais Rondenay est reparti et ne sera pas pris. Par contre Marcel Choupot, alors chef du premier état-major FFI de l'Yonne, et Marcel Jacquelin, responsable départemental de l'OCM, sont pris et seront fusillés peu après. Pour Dupré qui avait promis de livrer Rondenay aux Allemands, c'est un échec.

#### ***Yonne Mémoire : Dix jours plus tard, Dupré parvient enfin à ses fins quand la Gestapo arrête Rondenay au métro Porte de la Muette à Paris ?***

Ce n'est pas sûr. Je veux dire qu'il n'est pas sûr que Dupré soit le responsable de l'arrestation de Rondenay le 27 juillet 1944. J'aurais aimé parvenir à une certitude fondée sur des faits et sur des preuves. La cour de Justice de la Seine a estimé que Dupré était responsable de la mort de Rondenay et

## ENTRETIEN

Document allemand prouvant que Dupré était un agent de l'Abwehr.



l'a condamné à mort, pour ce fait et pour plusieurs autres. Il est vrai que le dossier Rondenay (en fait le dossier « Jarry », son pseudonyme) constitue l'essentiel de l'instruction contre Dupré. Mais la vérité

de la justice n'est pas nécessairement celle de l'historien qui, lui, ne se fonde pas sur une intime conviction. Il est incontestable que Dupré a tout fait pour livrer Rondenay aux Allemands, il l'a d'ailleurs reconnu. Si Rondenay avait été pris à Auxerre le 17 juillet, Dupré était responsable. Pour le 27 juillet, il n'y a pas de preuve incontestable.

J'ai examiné l'ensemble des sources disponibles, en particulier les documents laissés par Solange Rondenay et par le général Rondenay, le père de « Jarry », qui tous deux ont recherché la vérité et participé à l'instruction du procès Dupré. Je passe en revue plusieurs thèses. Rondenay côtoyait tellement de gens que les possibilités d'infiltration et de trahison étaient multiples. J'y consacre un chapitre. Je me risque, in fine, à livrer une hypothèse. J'observe que l'arrestation de Rondenay et celle de Grout de Beaufort ont lieu au même moment, dans le même quartier, que des miliciens participent à celle de Grout de Beaufort, et que les deux hommes (et leurs camarades) sont conduits dans les locaux de la Gestapo. L'un de ces miliciens était en compagnie des Allemands lorsqu'ils sont venus chercher les résistants dans le convoi en formation, pour aller les assassiner. Il a été identifié. Il appartient à un groupe de miliciens, dit de la rue Alphonse de Neuville, bien étudié par Jean-Marc Berlière<sup>8</sup>. Le procès de ces miliciens est un événement important de l'épuration après la Libération. J'ai découvert dans le gros dossier d'instruction que ces miliciens avaient infiltré les responsables du BOA qui se réunissaient dans un café qu'ils fréquentaient et que l'arrestation de Grout de Beaufort résulte de cette infiltration. Or Grout de Beaufort et Rondenay étaient sans cesse ensemble dans ces jours-

### La cour de Justice de la Seine a estimé que Dupré était responsable de la mort de Rondenay et l'a condamné à mort, pour ce fait et pour plusieurs autres.

là. Les agents de liaison recevaient des missions des deux responsables. Que les miliciens les livrent à la Gestapo n'est pas un argument pour disculper Dupré qui travaillait pour l'Abwehr car les deux services collaborent étroitement, comme le montre le guet-apens d'Auxerre.

Le coup de filet du 27 juillet dans le 16<sup>e</sup> arrondissement qui voit tomber Rondenay, Grout de Beaufort et trois de leurs camarades de moindre responsabilité résulte vraisemblablement de leur infiltration par les miliciens de la rue Alphonse de Neuville. C'est mon hypothèse, aujourd'hui, en fonction des sources disponibles. Il faut rester modeste quant à l'affirmation de ce qui serait la vérité.

**Yonne Mémoire : Reste la question de l'exécution de Rondenay et de ses camarades. Les modalités semblent inhabituelles car ils sont dans un convoi en partance pour la déportation quand un commando d'officiers allemands de la Gestapo et de l'Abwehr, conduit par un milicien, vient les faire descendre de ce convoi pour aller les assassiner à quelques kilomètres de là. Comment expliquer cela ?**

Ici encore, je n'ai pas de certitude. La justice militaire a ouvert une enquête pour crime de guerre après la Libération avec l'objectif d'identifier et de juger les assassins de Rondenay, Grout de Beaufort et leurs camarades. Le dossier conservé aux archives du Blanc montre que l'instruction a été très sérieuse. Les juges sont parvenus à identifier les six criminels et ils ont été condamnés à mort par contumace en 1956. Mais ils ne sont pas parvenus à expliquer les modalités atypiques de ce crime, les criminels n'ayant pas été in-



terrogés. J'ai posé la question à Thomas Fontaine, historien de la déportation, le meilleur connaisseur de la question. Il me répond que les Allemands adaptaient la peine à l'importance du résistant : procès en France ou en Allemagne, déportation dans tel ou tel type de camp. Les responsabilités de Rondenay et de Grout de Beaufort auraient dû les conduire à être jugés et fusillés, ou fusillés sans jugement, ou déportés dans un convoi particulier vers un type de camp qui garantisse leur exécution. Mais ce n'est pas le cas de leurs trois agents de liaison. Pourquoi sont-ils conduits dans un convoi de déportation de type « ordinaire » ? S'est-on rendu compte alors qu'ils pourraient survivre ? L'identification a-t-elle été postérieure à la décision de les déporter ? J'évalue les diverses hypothèses et là encore je ne peux donner de réponse définitive. Et je continue d'ignorer qui a donné l'ordre de les assassiner.

***Yonne Mémoire : Une dernière question, plus globale : compte-tenu du grand nombre d'ouvrages qui paraissent sur le thème de l'histoire de la Résistance et au regard de l'historiographie actuelle, comment caractériserais-tu l'intérêt de ton ouvrage ?***

Ce livre contribue à sortir de l'ombre un grand résistant jusqu'alors méconnu. André Rondenay fut un important responsable de la Résistance, envoyé en mission par le général de Gaulle pour travailler à l'organisation de la préparation du Débarquement et au contrôle de la Résistance intérieure. Les services londoniens l'ont félicité à plusieurs reprises pour ses actions et le général de Gaulle l'a fait Compagnon de la Libération. Le grand Hall de la Maison de la Radio à Paris porte son nom. Mon ouvrage n'est pas une biographie de Rondenay, ni une double biographie, de Rondenay et de Dupré. Je me suis efforcé de développer quelques thèmes plus particulièrement, tous en rapport avec l'historiographie actuelle de la Résistance.

Les sources permettent de suivre André Rondenay dans ses déplacements, ses actions (sabotages, réception de parachutages, encadrement des maquis), ses modalités d'organisation, ses processus de décision, sa vie quotidienne de résistant. Il est ainsi possible de suivre un haut responsable dans les conditions concrètes de la clandestinité et de montrer les enjeux auxquels il est confronté. Autour de lui se constituent en plusieurs cercles concentriques des groupes de résistants dont il est possible de montrer la diversité, et l'importante place des femmes en particulier. L'étude les montre dans leurs actions quotidiennes, décrit les grands sabotages industriels de la région parisienne au printemps 1944 et montre leur adaptation à la vie difficile des maquis du Morvan.

André Rondenay se situe à l'interface de la Résistance extérieure, la France combattante dont il est le représentant en mission, et de la Résistance intérieure, mouvements et maquis. Il détient les éléments du pouvoir : les liaisons radio avec Londres, les parachutages d'armes, l'argent. Les responsables de la Résistance intérieure l'accusent de vouloir les soumettre aux ordres de Londres et défendent une conception de la libération nationale qui n'est pas celle de

Londres. L'étude montre l'intensité du conflit qui déchire les résistants et présente les grands enjeux politiques et stratégiques pour le contrôle de la Résistance et des combats de la Libération. Mais elle développe aussi des aspects concrets et accessibles à un large public : les relations sentimentales entre de jeunes hommes et femmes en danger permanent, la vie au maquis, les combats des maquis, la réception des parachutages, le récit des sabotages etc.

Une part importante de l'étude est consacrée à la trahison et à l'infiltration des groupes de résistants par des agents des services secrets allemands, Gestapo et Abwehr. Il n'est pas fréquent de disposer des sources qui permettent d'approcher avec précision et de construire le récit de ce processus. J'ai pu reconstituer les étapes et les conditions de l'infiltration, tracer le portrait d'un agent de l'Abwehr et le montrer en action. J'ai pu - et c'est la première fois - faire le point en fonction des sources disponibles sur les conditions atypiques de l'exécution d'André Rondenay. •

**Notes :**

1. Le plan Tortue consistait à retarder de 8 heures au moins l'arrivée des divisions blindées allemandes sur les plages du débarquement, alors même que ses concepteurs ne savaient pas encore où aurait lieu le débarquement allié,

2. Frédéric Quéguineur est adjoint au chef du département des fonds d'archives du Service historique de la Défense à Vincennes.

3. Canaud Jacques, *Les maquis du Morvan*, Autun, Académie du Morvan, 1981, [réédition 1995]. Vigreux Marcel (dir.), *Le Morvan pendant la Seconde Guerre mondiale*. Témoignages et récits, ARORM, 1998. Choffel Catherine, *Le maquis Camille. Action, représentation et mémoire. Un exemple de la Résistance en Morvan*. ARORM, 2014.

4. La Commission d'action, créée début février 1944 pour diriger les FFI, devient le 13 mai le Comité d'action militaire du Conseil national de la Résistance, le COMAC. Dès son origine, ce comité est composé d'un conseil restreint tripartite, comprenant un représentant des Mouvements unis de la Résistance [les MUR], un délégué des mouvements de zone Nord et un émissaire des FTP. Il doit siéger en présence du délégué militaire national. À partir de la fin du mois de mai 1944, des tensions apparaissent entre les membres du COMAC et le délégué militaire national, Jacques Chaban-Delmas, sur les attributions respectives du général Koenig et du COMAC.

5. En mars 1942, une section d'étude appelée Action/Études et Coordination (A/EC) est constituée au sein du BCRA pour préparer un plan de sabotage des liaisons, transmissions et transports en France. À la fin de l'année 1943, la section A/EC cède sa place à un Bloc Planning plus étoffé.

6. Le Special Air Service fut créé pour mener des opérations commando durant la campagne d'Afrique. Celle-ci terminée, deux régiments britanniques (1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> SAS) et deux français (3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> SAS) sont donc constitués. Rompus à toutes les formes de combat, ils sont parachutés en France de juin à août 1944. La mission Houndsworth du major Frazer et du major Melot (1<sup>er</sup> SAS) est parachutée au sud d'Avallon, dans le Morvan. Ses premiers éléments sont parachutés le 8 juin. Le major Frazer et un groupe d'une trentaine d'hommes sont parachutés dans la nuit du 10 au 11 juin. D'autres groupes arrivent dans les jours suivants, particulièrement le 21 juin. Les équipes Jedburgh ont été instituées par le commandement anglo-américain en 1943, pour assurer de meilleures relations avec les FFI, sur lesquels il n'avait le plus souvent que des informations vagues, incomplètes ou inexactes. Il y eut 87 équipes, composées chacune de trois hommes : un officier anglais ou américain, un officier français et un sous-officier radio bénéficiant d'un équipement ultramoderne, généralement anglais ou américain, tous volontaires. La mission Harry fut la seconde mission Jedburgh parachutée en France dans la nuit du 6 au 7 juin 1944, en vue de faciliter les relations entre les groupes SAS et les maquis du Morvan. La mission Isaac, rebaptisée mission Verveine, fut parachutée dans la nuit du 10 au 11 juin 1944.

7. L'Abwehr est le service de renseignement de l'état-major de la Wehrmacht. Dans les pays occupés, l'Abwehr dispose d'antennes pour y mener la lutte contre les résistants. En France l'organisation occupait l'hôtel Lutétia à Paris. Dans la traque des résistants, l'Abwehr collabore avec la Gestapo.

8. Jean-Marc Berlière et François Le Goarant de Tromelin, *Liaisons dangereuses. Miliciens, truands, résistants*. Paris, 1944, Perrin, 2013. Ouvrage fondamental sur ce groupe de miliciens, sur son chef, Solnen, l'assassin de Georges Mandel, et sur leur brusque mutation en FFI en août 1944.

# La mémoire des maquis du Morvan

- JOËL DROGLAND -

La mémoire de la Résistance, des maquis, de leurs actions et des représailles allemandes est restée vive dans le Morvan. Ses manifestations ont d'abord été traditionnelles : création d'associations d'anciens du maquis, pose de plaques et de stèles, constructions et inaugurations de monuments, cérémonies de commémoration. Mais la mémoire ne s'est pas figée avec la disparition des acteurs ; elle a su renouveler ses vecteurs et ses formes avec l'engagement des historiens, le soutien des élus et l'appui du Parc naturel régional du Morvan créé en 1970.

N ombreux, mobiles, et par définition implantés dans les zones rurales et les forêts, les maquis ont laissé une mémoire spatialement diffuse et multiforme. Dès les premières années de l'après-guerre, des plaques, des stèles et des monuments ont été implantés et inaugurés de manière à ancrer le souvenir dans l'espace. Des érections et des inaugurations de monuments se sont poursuivies au cours des décennies suivantes et l'on compte aujourd'hui une centaine de plaques, stèles et monuments dans le massif morvandiau. L'exemple du maquis Camille, celui qui fut le maquis d'adoption d'André Rondenay, montre l'éclatement spatial de cette mémoire : un monument principal et central, inauguré à Plainefas en 1954, est complété par tout un réseau de stèles et de plaques qui rappellent les déplacements et les actions de guérilla du maquis. Le choix de Plainefas s'explique par le fait que c'est là que s'est réuni le noyau fondateur du maquis, que la population du hameau s'est montrée solidaire du maquis, et en a lourdement payé le prix, que ce fut le lieu du premier parachutage destiné au maquis, sans oublier que la proximité d'une route très fréquentée durant la saison touristique rend visible le monument. Il se compose d'un bloc de granit de deux mètres de haut qui repose sur un sous-bassement de pierre où est apposée la citation que le lieutenant-colonel Roche décerna au hameau de Plainefas le 28 octobre 1944. Au sommet, l'inscription «A nos Morts, Maquis Camille» ; en dessous, l'emblème du maquis Camille, une tête de Gaulois en bronze accompagnée d'un glaive, entourée de deux dates, 1942-1944. Puis sont gravés l'un sous l'autre les noms des lieux associés à l'histoire du maquis : Lormes, Crux-la-Ville, Vermot, Dun-les-Places, Plainefas, les Goths, Dornecy. Le bloc central est prolongé, de part et d'autre, par deux pierres plus petites qui portent 29 noms, parmi lesquels celui d'André Rondenay, que les maquisards ont donc reconnu comme l'un des leurs. D'autres stèles et plaques relaient cette mémoire, les premières rendaient hommage aux morts sur les lieux de leur sacrifice, les plus récentes sont porteuses d'un message plus pédagogique : une plaque apposée sur le mur de la mairie de Lormes, une stèle à Vermot, une stèle à la ferme

des Goths, un monument à l'étang du Merle, au sud de Crux-la-Ville, où furent tués sept maquisards le 15 juin 1944 ; un monument du même type à Dornecy où furent tués trois maquisards. En 1984 enfin fut inaugurée une stèle de près de trois mètres de haut, commémorant le premier parachutage anglais en Morvan, le 22 novembre 1942, sur le lieu même du parachutage, au cœur de la forêt. C'est un lieu historique plus que mémoriel qui est ici signalé, choix qui révèle la place prise par les historiens dans la mémoire du maquis.

Des amicales des anciens des maquis se sont créées immédiatement après la guerre, se surimposant aux grandes associations d'anciens combattants de la Résistance. En 1945 fut créée une Fédération des anciens maquisards de la Nièvre. Tous les maquis ou presque ont alors la leur, tant fut grande leur volonté d'autonomie et leur singularité. Ainsi les anciens du maquis Camille se réunirent d'abord de façon informelle, puis ils constituèrent un comité pour organiser la construction du monument de Plainefas, mais il n'existait pas encore d'amicale, d'autant plus qu'avec l'après-guerre s'était opérée une dispersion des maquisards. Il fallut attendre 1982, cinq ans après que Jean Longhi soit revenu vivre sa retraite dans son Morvan d'adoption, pour que soit créée l'Amicale des Anciens du maquis Camille.

Longtemps, ces associations et amicales des anciens des maquis organisèrent les cérémonies commémoratives et en fixèrent les dates, en accord avec les municipalités. Catherine Choffel, qui a étudié la mémoire du maquis Camille (Le maquis Camille, op. cit.) observe que, de la fin avril à la mi-août, les anciens du maquis Camille participaient à la fin des années 1980 à une dizaine de cérémonies, au sein desquelles elle distingue trois catégories : celles qui sont à la mémoire du seul maquis Camille, celles qui sont organisées en l'honneur d'un autre maquis en relation avec le maquis Camille pendant la guerre, et les cérémonies à caractère national : «A travers la commémoration, une triple identité se trouve et s'affirme : maquisard de Camille, résistant français, et ancien combattant, solidaire des soldats de 1939-1945 et de 1914-1918». Chaque année, les anciens effectuaient une sorte de pèlerinage



avec des arrêts commémoratifs, discours et dépôts de gerbes, qui se terminait à Marigny, devant le monument des 13 aviateurs anglais et américains dont les corps furent relevés par les maquisards du Camille à la suite du téléscopage de deux appareils dans la nuit du 13 au 14 juillet 1944, monument inauguré en 1972 en présence d'un ancien membre des SAS. Les anciens du maquis Camille participaient à la cérémonie commémorant le massacre de Dun-les-Places, devant le monument érigé en 1948. Ils y ont longtemps côtoyé François Mitterrand qui s'y est rendu chaque année, depuis sa première élection comme député de la Nièvre en 1946, et une année sur deux pendant sa présidence (Mme Mitterrand le représentant une année sur deux). Les membres de l'Amicale se rendaient aux cérémonies des maquis Socrate, Bernard et Le Loup. Avec la disparition progressive des maquisards, les associations ont vu leurs effectifs décliner, leurs activités se réduire, et finalement beaucoup ont disparu. Celles qui subsistent le font par l'engagement des générations postérieures, quand leurs statuts le permettent. Les cérémonies n'ont pas pour autant disparu, du moins les plus importantes, car elles sont désormais prises en main par les municipalités.

Par l'existence de nombreuses associations d'anciens des maquis, par la dispersion de dizaines de plaques, stèles et monuments, par le déroulement de dizaines de cérémonies qui donnent lieu à des articles dans la presse, la mémoire des maquis est donc restée vivante dans le Morvan. Elle l'est d'autant plus que, depuis la fin des années 1970, les historiens ont investi, aux côtés des anciens maquisards, le domaine de l'histoire des maquis, avec l'appui logistique et financier des élus et des collectivités. Trois hommes ont joué à cet égard un rôle majeur de conception, d'impulsion et d'organisation : Jean-René Suratteau, ancien résistant, professeur d'Histoire contemporaine à l'Université de Bourgogne, Marcel Vigreux, maître assistant

puis professeur d'Histoire contemporaine dans la même université, Jean Longhi, co-fondateur du maquis Camille et responsable des maquis de la Nièvre.

Les deux historiens furent à l'origine de la création en 1977 du CERORM, Centre d'études et de recherches sur l'Occupation et la Résistance en Morvan. Institution universitaire, ce centre devint peu après le CERORB, son champ d'étude initial s'élargissant du Morvan à la Bourgogne. Il avait pour fonction de faire se rencontrer des chercheurs, des étudiants, des enseignants d'une part, des anciens résistants, des maquisards, des déportés survivants, d'autre part, acteurs et témoins. Le CERORB fut ainsi à l'origine d'une impulsion nouvelle de la recherche historique à un moment où l'historiographie de la Résistance connaissait un profond renouvellement. Il est devenu par la suite l'IHC (Institut d'histoire contemporaine), et est aujourd'hui le Centre George Chevrier (UMR 7366 - CNRS uB), aux attributions beaucoup plus larges.

En 1979, historiens et maquisards décidèrent d'organiser à la Maison du Parc naturel régional du Morvan, installée sur la commune de Saint-Brisson, une exposition sur l'Occupation et la Résistance en Morvan. Cette exposition connut un tel succès qu'elle dut être prolongée pendant

**CHEMINS DE MÉMOIRE**

→ 21 lieux de mémoire de la Seconde Guerre mondiale bénéficient d'un aménagement paysager et scénographique afin de vous faire découvrir ou redécouvrir ces lieux emblématiques de l'histoire de l'Occupation et de la Résistance en Morvan.

Les Chemins de Mémoire abordent différentes thématiques liées à l'histoire de la Résistance, de la répression et des maquis du Morvan :

|   |   |  |   |
|---|---|--|---|
| <p><b>LES MAQUIS</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Les débuts du maquis Bernard - Croix Grenot, St-Brisson &gt; 1</li> <li>• L'hôpital du maquis Camille - Vermot, Dun-les-Places &gt; 2</li> <li>• Hommage au maquis Camille - Plainetas, St-Martin-du-Puy &gt; 3</li> <li>• Le refuge du maquis Vauban - Chapelle St-Pierre, Saint-Agnan &gt; 4</li> <li>• Le maquis des Fiottes - Bois des Fiottes, Moux-en-Morvan &gt; 5</li> <li>• Le maquis de Chaumard - Bois de Chaumard &gt; 6</li> </ul> | <p><b>COMBATS ET ACTIONS ARMÉES</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• L'embuscade de la Verrerie - La Verrerie, Montsauche-les-Settons &gt; 7</li> <li>• La bataille de Vermot - Vermot, Dun-les-Places &gt; 8</li> <li>• La ferme des Gôths, un camp impenetrable - Chalaux &gt; 9</li> <li>• Les combats du 12 juin 1944 - Mairie, Lormes &gt; 10</li> </ul> | <p>• Le massacre de Dun-les-Places - Eglise et cimetière de Dun-les-Places &gt; 12</p> <p><b>LA LIBÉRATION</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• L'État-major de la Résistance - Mairie, Ouroux-en-Morvan &gt; 13</li> </ul> <p><b>LA RÉPRESSION</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Mémorial de la Résistance - Moux-en-Morvan &gt; 14</li> <li>• Le massacre du maquis de Chaumard - Cimetière et stèle, Chaumard &gt; 15</li> </ul> | <p><b>LES ALLIÉS DANS LA GUERRE</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Accident d'un bombardier anglais - Cimetière, St-Brisson &gt; 16</li> <li>• Cimetière franco-britannique Coeuvroux, Ouroux-en-Morvan &gt; 17</li> <li>• Dramatiques parachutages - Mazignien et cimetière de Marigny-l'Eglise &gt; 18</li> </ul> |
| <p>• Un village martyr - Monument aux morts, Montsauche-les-Settons &gt; 11</p>   | <p><b>LES VILLAGES MARTYRS</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Un village martyr - Monument aux morts, Montsauche-les-Settons &gt; 11</li> </ul>   | <p>• Un guide « Résistances en Morvan-Chemins de mémoire » est disponible au Musée de la Résistance en Morvan.</p>   |   |

Affiche présentant les 21 lieux de mémoire aménagés dans le Morvan.

## M É M O I R E

six mois et reçut finalement 20 000 visiteurs. Ses organisateurs décidèrent en 1981 de créer l'ARORM, Association pour la recherche sur l'Occupation et la Résistance dans le Morvan, avec pour président Jean-René Suratteau (auquel succéda Marcel Vigreux) et pour objectif la création d'un Musée de la Résistance dans les locaux de la Maison du Parc. L'opération bénéficia du soutien de François Mitterrand devenu Président de la République et, le 26 juin 1983, il inaugura le musée. Trois salles d'exposition y accueillent les visiteurs : l'Occupation allemande d'abord, la Résistance en Morvan ensuite (avec bien sûr une large place accordée aux maquis), la libération du Morvan et la mémoire de la Résistance enfin. Le rez-de-chaussée est consacré à l'accueil, à de possibles conférences et projections, à l'animation pédagogique. En effet le Musée a souhaité être prioritairement tourné vers les élèves et leurs professeurs et il dispose d'un Service éducatif. Recevant 6 à 7 000 visiteurs par an, dont 2 à 3 000 élèves des écoles primaires, des collèges et des lycées, le musée est devenu le vecteur essentiel du travail d'histoire et de mémoire de la Résistance dans le Morvan. Il reçoit les élèves et les visiteurs, offre ses salles d'exposition, propose des visites historiques commentées sur les sites des maquis, multiplie les contacts avec les anciens résistants et les élus, recueille et conserve archives et documents qu'on veut bien lui confier. Le Musée de la Résistance a connu une complète rénovation matérielle et une refonte institutionnelle en 2014. Il offre désormais aux visiteurs une muséographie qui bénéficie des derniers progrès de la technologie, en particulier une galerie numérique multimédia qui évoque la vie dans les maquis de façon passionnante et saisissante, tout en restant scientifique.

Depuis 2015, après une décennie de travail historique et administratif et de recherche de financement, 21 lieux de mémoire de la Seconde Guerre mondiale ont bénéficié d'un aménagement paysager et scénographique. Les hauts lieux de la résistance morvandelle ont été mis en valeur et un solide contenu historique est proposé aux visiteurs. Ces lieux sont reliés par des « Chemins de mémoire » soutenus par une signalisation routière, qui abordent différentes thématiques liées à l'histoire de la Résistance, de la répression et des maquis du Morvan : les Alliés dans la guerre, les maquis, les combats et actions armées, la répression, les villages-martyrs, la Libération.

La manifestation la plus récente de la force de la mémoire de la Résistance en Morvan et de la volonté de la voir continuer à vivre, est l'inauguration, le 26 juin 2016, par le président de la République François Hollande, du Mémorial de Dun-les-Places. C'est un centre d'interprétation qui raconte l'histoire du village-martyr et de ses habitants. Le parcours intérieur, composé de trois salles, donne à entendre la parole des survivants et montre la reconstruction physique et morale, après un événement d'une violence extrême. L'exposition présente des créations audiovisuelles qui donnent la place au témoignage et à l'émotion. À l'extérieur, le parcours dans le village offre au visiteur des lieux chargés d'histoire et de mémoire.

Depuis 2014, le musée de la Résistance, les Chemins de mémoire et le Mémorial de Dun-les-Places sont intégrés au sein d'une même institution, « Morvan, Terre de Résistances – ARORM », dont le président fut jusqu'en mars 2018 l'historien Jean Vigreux, fils de Marcel Vigreux. Il en est désormais le conseiller scientifique tandis que Claude Pichot, fils d'un des fusillés de Dun-les-Places, en est l'actuel président. •

## P U B L I C I T É



## DES MAQUIS DU MORVAN AU PIÈGE DE LA GESTAPO ANDRÉ RONDENAY, AGENT DE LA FRANCE LIBRE

de Joël Droglard

ÉDITIONS VENDÉMIAIRE, NOUVELLE COLLECTION *Résistances*, dirigée par Fabrice Grenard • 300 pages, 23 euros.

Dans la nuit du 12 septembre 1943, l'agent français André Rondenay atterrit sur le sol de la France occupée. Ce jeune polytechnicien de 30 ans, évadé des camps de prisonniers allemands, vient d'être formé par les services secrets anglais, après son recrutement par le BCRA qui le considère comme l'un de ses meilleurs atouts. Les missions de celui qui va devenir le représentant de la France libre auprès de la Résistance intérieure pour l'ensemble de la zone Nord sont de la plus haute importance : direction du plan Tortue visant à retarder d'au moins huit heures l'arrivée des Panzers sur les lieux du futur débarquement, destructions d'industries vitales pour l'armée allemande, sabotages de chemins de fer...

Mais sa mission la plus difficile sera d'unir les maquis du Morvan, divisés en organisations aux orientations politiques parfois diamétralement opposées, pour en faire un des plus puissants bastions de la Résistance française. Dans cette entreprise à haut risque, il devra faire face aux pires calomnies venant de son propre camp, jusqu'à ce que, trahi et arrêté, il soit exécuté par les agents de la Gestapo, de l'Abwehr et de la Milice qui l'avaient traqué sans relâche, à quelques jours de la libération de Paris. En suivant le parcours d'un héros de la guerre de l'ombre, Joël Droglard nous emmène au plus près de la vie des combattants clandestins, retraçant leurs victoires, mais aussi leurs défaites et leurs luttes fratricides.